



CO
éditions
/ POLAR

MARCELLE GAMON

À PROPOS
DE CLARA

Marcelle gamon

À propos de Clara

Roman



Sommaire

Première partie – Les faits	1
Francis	1
Lucile	23
Francis	36
Lucile	49
Francis	55
Deuxième partie – Un assassin	86
Pierre-Henri	86
Troisième partie – La vérité	118
Francis	118
Lucile	128
Quatrième partie – Nouveau départ	135
Pierre-Henri	135
Francis	145
Pierre-Henri	151

*Ce roman est une pure fiction,
même si l'auteure s'est inspirée de faits réels.*

Première partie

Les faits

Francis

En cet été 1988, je vais dire oui. Ce « oui » que l'on dit à une personne qu'on aime. Je suis heureux et pourtant j'ai l'impression qu'elle ne sera jamais la femme de ma vie, mais plutôt une femme enfant que l'on protège. Elle est jeune. Elle a dix-huit ans, juste la majorité. Moi je pourrais être son père. J'ai trente-huit ans.

Elle s'était accrochée à moi et je n'ai jamais pu la repousser. Elle avait besoin de moi, mais je crois qu'elle avait plutôt besoin d'un père. C'est ce que je ressens aujourd'hui, mais je n'ai jamais réussi à lui dire. Je suis sans doute lâche, mais je l'aime aussi. Elle était tellement jeune, tellement fragile quand je l'ai connue. Je m'y étais attaché, comme elle s'était attachée à moi, comme si j'allais changer le cours de sa vie, mais je me rends bien compte que d'ici quelques années, elle en regardera un autre, un jeune de son âge dont elle tombera amoureuse.

J'imagine déjà le moment où elle me dira « Francis, j'ai rencontré quelqu'un, nous devons divorcer, je t'ai aimé, mais je ne t'aime plus ».

J'affabule sans doute. Dans ma tête tout part en vrille. Je suis dans ma chambre, avec mon costume de marié. Je suis prêt, je suis beau comme jamais, et pourtant je reste là, planté devant la porte que je n'ai pas envie d'ouvrir. En cet instant je sais que je vais lui faire du mal, qu'elle pleurera comme avant quand elle était enfant, mais je dois partir, la laisser, l'abandonner à son sort.

Je ne sais pas si elle a pourri ma vie. Je ne le crois pas. Les choses se sont déroulées telles qu'elles devaient le faire, j'ai été partie prenante de sa vie, elle de la mienne. Mais tout à coup j'avais besoin de ma liberté, de garder cette liberté que j'ai toujours eue, et qui me manquait.

Je n'ai pas envie de me laisser enchaîner, de vivre pour elle seulement, et c'est bien ce que j'ai fait pendant toutes ces années, à la soutenir, à l'encourager, à affronter les difficultés de la vie, mais aussi à lui faire oublier tout ce qu'elle avait vécu, enfant.

Ce fut comme un devoir, mon devoir de policier, car j'étais policier ; je suis commissaire de police, cet homme à qui on fait confiance, celui qui tente de résoudre les situations, les crimes comme il l'a toujours fait. Je me dois d'être un exemple, et aujourd'hui je vais certainement être celui qui sera à bannir. Si je pars là, maintenant, que me restera-t-il ? Je perdrai mon travail très certainement, car je devrai fuir, partir ailleurs, pour ne plus la revoir, pour ne plus entendre sa voix, ses pleurs d'enfant que je garde toujours en mémoire.

Il est là mon dilemme. En ces moments perturbés, je n'étais plus un commissaire ; j'étais devenu un ami, un ami de cet être écorché par la vie, que j'ai soutenu pendant dix années. Dix années de joie intense, mais aussi dix années de galère à ne plus savoir mettre mon travail en retrait, surtout depuis le jour où ce cas très spécial m'était tombé dessus, alors que je venais de prendre mon premier poste.

Découverte macabre

Le 9 juin 1978

Je me rappelle bien ce jour-là.

On avait reçu un appel anonyme. C'est Florent Miller, l'inspecteur de police, mon collègue de travail, qui était venu m'annoncer :

— Chef, on a reçu un appel anonyme au sujet d'un coup de feu, là-haut au lotissement des Oiseaux. Je crois qu'il faudrait aller voir.

J'avais aussitôt suivi Florent jusqu'à la voiture et nous étions partis en trombe, sirène hurlante.

Arrivés sur les lieux, il n'y avait rien de suspect, pas une voiture, pas même un bruit.

Avec Florent, nous avons parcouru toutes les allées, cherchant d'où pouvaient provenir les coups de feu en question. Nous nous étions réparti les rues, moi à pied et lui en voiture, c'est lui qui conduisait. Après avoir tourné dans le lotissement, il avait aperçu la petite, figée devant la porte grande ouverte de la maison. Sans m'attendre, il était allé à l'intérieur. Au sol, gisait une femme d'une quarantaine d'années ou plus, tuée par balle. Il était ressorti aussitôt pour questionner l'enfant et surtout la rassurer. Moi, j'étais arrivé sur les lieux peu après.

— Francis, il y a un mort à l'intérieur, une femme ! Sans doute la mère de la petite. Je n'ai pas inspecté le reste de la maison. Il y a peut-être un autre cadavre ? Je reste avec la gosse, si tu veux. Pour l'instant elle ne parle pas.

Dès que j'étais arrivé, elle m'avait fixé. De ce regard bleu profond, mais triste, je m'en souviendrais toujours. À ce moment-là, je me doutais bien que je ne pourrais rien faire pour elle. La petite devait avoir huit ou neuf ans, je ne pouvais pas le préciser.

Comme instinctivement, elle s'était avancée vers moi, silencieuse, et avait pris ma main. Elle ne l'avait plus lâchée pendant un bon moment.

Dans un premier temps, mon collègue avait pourtant bien essayé de lui parler, mais sans succès. Elle n'avait pas ouvert la bouche sauf pour répondre qu'elle allait bien. Un petit oui, timide. Sinon elle était restée muette.

Je ne savais pas encore si elle parlerait. Et qui pourrait nous dire qui elle était, à part peut-être des voisins. Mais, il n'y avait aucune âme qui vive dans ce quartier. Dans ce nouveau lotissement, fraîchement construit, tous les volets étaient clos. Comme l'impression d'un endroit encore inhabité. Curieuse sensation où le silence était présent et vous faisait frissonner jusqu'aux os à la vision de ce cadavre, même en ce jour caniculaire.

C'est un appel anonyme qui nous avait conduits jusque dans la rue des Moineaux. Ce lotissement d'une vingtaine de maisons presque toutes identiques s'appelait la Résidence des Oiseaux. Il se situait dans un quartier paisible sur les hauteurs de la petite ville, non loin du cimetière.

Comme Florent l'avait sous-entendu, je devais à mon tour inspecter la maison. Je lui avais donc confié la petite, un moment. À l'intérieur, à part le cadavre étendu dans l'entrée, il n'y avait personne. Rien n'avait été fouillé, tout était rangé et propre comme une maison neuve dans laquelle on vient d'emménager. La femme était dos contre terre, les yeux grands ouverts. Florent ne l'avait pas touchée et ne lui avait pas fermé les yeux. Nous devions attendre le médecin légiste; prévenu par radio; en 1978, nous n'avions pas encore les portables. Je m'étais fait la réflexion qu'elle était belle, une de ces belles brunes du Sud avec des grands yeux noirs, et une bouche pulpeuse. Je ne pouvais pas lui donner d'âge.

Quand j'étais ressorti de la maison, la petite avait lâché la main de Florent pour se précipiter vers moi à nouveau et reprendre la mienne. Je fus surpris de cette attitude. J'avais regardé mon collègue, qui lui non plus, n'avait pas compris, sachant que je n'avais pas l'habitude des enfants et que je ne savais pas y faire avec eux. Lui, il était déjà marié et avait un petit de cinq ans.

J'étais pour ainsi dire un célibataire endurci et je consacrais ma vie à mon travail. Je m'étais engagé dans la police assez jeune et j'avais gravi les échelons, puis une envie de monter en grade et de prendre plus de responsabilités m'avait conduit à faire l'école de commissaire. Mais c'était bien la première fois que je me trouvais confronté à un crime dans cette ville tranquille, du moins, depuis que j'y avais pris mes fonctions, il y a deux ans. Avant j'exerçais dans la région parisienne, là où j'étais né. Puis, un poste de commissaire s'était présenté en Ardèche; n'ayant aucune attache sur Paris, à part mes parents, bien sûr, j'avais accepté ce poste sans aucune réticence. Je me disais que pour commencer, c'était un endroit calme et sans histoire sordide. Je m'étais trompé.

La petite fille avait fini par me lâcher la main, mais au lieu de s'enfuir, elle s'était collée contre mon corps serrant très fort mes jambes. Sa tête arrivait juste à la hauteur de mon ventre. Alors, je l'avais repoussée doucement, et je m'étais agenouillé pour la questionner. Elle n'avait pas répondu à mes questions, elle ne m'avait pas dit son nom, rien de tout ça. Elle avait pleuré.

L'équipe qui était chargée des constatations d'usage et des recherches d'empreintes était enfin arrivée. Le médecin légiste avait suivi, ainsi qu'une autre équipe pour enlever la dépouille.

Sur place, lors des constatations, aucun nom ne figurait sur la porte. Il fallait donc fouiller les cartons — il n'y avait pas de meubles — pour trouver qui était la personne qui gisait au sol. J'avais confié cette mission à l'équipe sur place, car je me devais de trouver une solution rapidement pour l'enfant.

Avec Florent, nous avons conduit la petite jusque vers la voiture, essayant tour à tour de la reconforter, mais, elle avait continué à pleurer, pleurer comme un bébé à qui on arrache son bien le plus précieux. On pouvait supposer qu'elle avait vu l'assassin de sa mère, mais rien n'était moins sûr.

Au commissariat, Florent l'avait fait asseoir dans mon bureau. Un bureau plutôt sinistre dans lequel je n'avais pas encore eu le temps, ou même l'envie, d'installer quelques photos aux murs. Il

y avait seulement des dossiers qui s'entassaient sur une étagère. Des crayons dans un pot en plastique, un agenda, un carnet de notes sur ma table, la photo de mes parents, sinon rien d'autre. Trois chaises un peu vieillottes, une qui m'était destinée, et deux autres pour les personnes que j'étais censé interroger. La petite avait pris place sur l'une d'entre elles.

Soudainement elle avait cessé de pleurer et esquissé un sourire. J'avais tenté de lui demander :

— Veux-tu boire un verre d'eau ou un sirop peut-être ?

Elle n'avait pas répondu mais hoché la tête pour seule réponse. Cela voulait dire oui. J'avais convié Florent à lui apporter un verre d'eau, accompagné de quelques biscuits que nous gardions dans la salle de repos.

Elle devait avoir faim, car elle avait englouti les biscuits en un rien de temps et bu son verre d'eau d'un seul trait. Après, j'avais eu l'impression qu'elle allait mieux. Elle m'avait souri à nouveau et je lui avais demandé :

— Comment t'appelles-tu, petite ?

Comme par enchantement, elle avait répondu :

— Lucile, j'ai huit ans.

— Moi, c'est Francis, je suis commissaire de police et voici l'inspecteur Florent. Dis-moi, Lucile, dans quelle école vas-tu ?

— Je ne vais pas encore à l'école.

— Ah bon ! Mais d'où viens-tu ? As-tu un nom de famille ? Et qui t'apprend à lire et à écrire ?

— Mona.

— Et qui est Mona ?

— Mona, c'est la dame qui est par terre, dans la maison.

J'étais abasourdi. La morte n'était sans doute pas sa mère, du moins c'est ce que je comprenais, puisqu'elle parlait d'elle comme d'une dame. Peut-être une femme de ménage, peut-être une institutrice privée, peut-être même une tante. Rien n'était très clair. Je demandais alors :

— Mais où est ta maman ?

— Je ne sais pas. C'est Mona qui s'occupe de moi.

J'avais regardé Florent, qui s'interrogeait lui aussi sur l'identité de la personne au sol. Nous avons dû attendre le retour de nos coéquipiers, pour savoir s'ils avaient trouvé une réponse à nos questions. En attendant, nous avons dû prévenir l'assistante sociale très rapidement pour trouver un logement pour Lucile. Ce fut le travail de Florent. Moi, j'avais patienté, mon équipe se faisait désirer. Puis, elle avait fini par arriver, pour m'annoncer :

— Chef, on a trouvé l'identité de la victime. Il s'agit d'une certaine Monica Constantino. Une fille d'origine italienne. Elle semble être seule avec la petite, car aucun vêtement d'hommes dans le placard mural, ni dans les cartons. D'après ce qu'on a trouvé, elle viendrait de Sorrento, en Italie, mais c'est tout ce qu'on a pu dénicher sur elle. C'était ce qui était inscrit sur ses papiers. Et figurez-vous, chef, qu'elle est la seule habitante du lotissement. Personne n'a encore emménagé ici, les maisons ne sont pas encore livrées. Je ne vous dis pas l'angoisse de vivre à proximité d'un lieu de crime.

— A-t-on trouvé d'où venait l'appel anonyme ?

— Oui, d'une cabine près du cimetière, donc, pas très loin du lotissement. On a aussi relevé des empreintes. On va pouvoir consulter les fichiers.

— Bon ! Tâchez de prendre contact avec l'Italie, pour voir à qui on a affaire. On attend l'assistante sociale. Peut-être connaît-elle la petite, puisque cette Mona, ou Monica est certainement la nounou de la gosse. Et puis voyez, par ailleurs si elle a de la famille dans le coin. Ce sera tout pour l'instant. On se revoit ce soir.

L'assistante sociale n'avait pas traîné pour arriver au commissariat. J'avais compris, à ses dires, que la petite serait d'abord placée dans une institution catholique, La Providence, un petit orphelinat tenu par cinq religieuses, où on plaçait les enfants à problèmes avant de leur trouver définitivement une famille d'accueil, ou, dans le cas de la petite, de retrouver ses parents.

Lucile s'était mise à pleurer à la vue de l'assistante sociale, qui cependant, avait su la rassurer. C'était une femme d'une cinquantaine d'années qui avait l'habitude des enfants et avec qui j'aimais bien travailler. Elle était sérieuse, fine psychologue, et trouvait toujours une solution aux problèmes. Elle m'avait précisé :

— Ne vous souciez de rien, la petite sera entre de bonnes mains. Je vais la confier à sœur Marie-Joseph. Elle sait y faire avec les enfants. Après, on verra. Pensez-vous pouvoir retrouver ses parents ?

— Je n'en sais rien. Pour l'instant on ne connaît pas grand-chose sur la victime, et quel est son lien avec la petite. On vous tient au courant, bien entendu. Merci pour votre rapidité, Esther, c'est toujours un plaisir de travailler avec vous.

Esther avait pris la gosse par la main, l'avait emmenée jusqu'à sa voiture accompagnée d'un inspecteur. C'était la procédure. Il faudrait d'ailleurs contacter la gendarmerie pour savoir si cette petite venait de la campagne et s'ils pouvaient en savoir davantage.

Premières recherches

J'étais perplexe. Rien sur la petite, aucune identité dans la maison qui avait été pourtant fouillée de fond en comble — à ce que je pensais. Il fallait absolument savoir qui était cette Lucile.

— Florent, va te renseigner à l'État civil. Vois si tu trouves quelque chose sur la gamine. Moi, je vais tâcher d'en savoir un peu plus sur cette Monica Constantino. Je vais appeler la police de Sorrento, car si j'attends après François, j'en ai pour des lustres. Sinon il faudra que je contacte Interpol. On n'est pas sorti de l'auberge avec cette affaire.

— Bien, chef, je file à l'État civil et je reviens très vite.

Je faisais entièrement confiance à Florent. Depuis deux ans qu'on travaillait ensemble, on formait un binôme parfait. Je lui confiais beaucoup de responsabilités ce qui n'était pas pour lui déplaire. Mais, dans cette affaire, tout semblait compliqué.

Une enfant inconnue, vivant avec une inconnue, dans une maison neuve, où il n’y avait pas encore de meubles, juste quelques cartons, en plus, pas de voisins, et le comble, pas de nom sur la porte d’entrée. Tout me paraissait louche. Cependant Florent était teigneux, il n’aimait pas rester sur sa faim. Il devait trouver une réponse à ses recherches, même si ça prendrait du temps, il en était persuadé.

Quand Florent était revenu au commissariat, je n’avais pas beaucoup avancé sur mes investigations, sauf que d’autres éléments curieux m’avaient été rapportés par l’équipe qui avait fouillé la maison.

D’après eux, la personne qui vivait dans cette maison venait certainement juste d’y emménager, car il n’y avait pas encore l’électricité. Nous étions en juin, il faisait chaud, les jours étaient longs, et cela pouvait peut-être attendre quelques jours pour la brancher. Néanmoins, après cette info, j’avais pensé qu’il fallait se renseigner auprès d’EDF, qui aurait certainement une réponse à nous fournir. J’y envoyai Jacques et son collègue Marc, un jeune recrue de l’année. Une enquête comme celle-ci allait vite le mettre dans le bain. Ils n’apprirent pas grand-chose, car EDF avait expliqué que le lotissement n’était pas encore livré. Ça leur paraissait très curieux qu’il puisse y avoir quelqu’un... « Des SDF sans doute », avaient-ils précisé.

À son retour au commissariat, Florent était pensif. Il devait absolument rechercher tous les orphelinats de la région susceptibles d’avoir gardé Lucile, mais sans nom de famille cela lui paraissait compliqué. Peut-être qu’Esther, l’assistante sociale, serait mieux à même de lui fournir les renseignements. Il avait décroché aussitôt le téléphone pour la joindre. Malheureusement, elle ne répondait pas. Il fallait donc attendre. Il avait inscrit une note sur son bureau pour se le rappeler et était venu vers moi.

Je m’arrachais les cheveux. Aucun indice, rien ne pouvait m’aiguiller sur cette affaire, pas même l’ombre d’un témoin. J’en perdais mon latin, mais surtout ma patience. C’était un de mes

premiers crimes, et je me devais de le résoudre, et vite. Pas trop tout de même, car je craignais toujours l'erreur judiciaire, à cause d'une enquête bâclée, et ça, ce ne serait pas bon pour ma carrière. J'avais levé les yeux vers Florent qui maintenant était assis sur l'angle de mon bureau. Je lui avais demandé :

— Alors ! et de ton côté ? On y voit plus clair ?

— Pas l'ombre d'une lueur... Pas de Lucile à l'État civil... Elle n'est certainement pas née ici la petite. J'ai essayé de joindre Esther pour en savoir davantage, sur les orphelinats par exemple. Mais elle ne répond pas. J'ai cherché dans tous les registres qui pourraient correspondre à l'année de naissance de la petite, 1970, si tant est qu'elle ait bien l'âge supposé. Mais, je n'ai rien trouvé. Aucune naissance ne mentionnait le prénom d'une Lucile. D'ailleurs, cette année-là ne compte qu'une vingtaine de naissances dans la commune. J'ai regardé aussi le registre de l'année suivante, 1971, sans succès. Elle doit être née ailleurs, mais où ? C'est un vrai casse-tête chinois, d'autant que la petite n'est pas scolarisée. Elle a peut-être un médecin... une gamine c'est souvent malade ! Et toi, Francis, rien non plus ?

— Non ! Je me casse le nez sur quelque chose, mais sur quoi ? Ce crime est digne d'un travail de pro, aucun indice, aucune empreinte dans la maison, si ce n'est celles de la défunte, et celles de la gosse. Pas d'empreintes valables non plus dans la cabine téléphonique. On dirait que personne n'a habité ici à part elles deux, je pense même qu'elles ne sont pas les locataires et encore moins les proprios. J'attends un appel de l'agence qui gère le lotissement, mais ils ne sont pas pressés pour me rappeler. Je crois qu'on a le temps d'aller en face, pour boire un café. Qu'en dis-tu ?

— D'accord ! Va pour un café.

On s'était installés à la terrasse pour observer. Tout le monde savait qu'un crime avait été commis sur les hauteurs de la ville et les curieux cherchaient par tous les moyens à entrer en contact avec nous.

Il faut préciser que j'étais très apprécié comme commissaire et que j'avais un certain succès auprès des femmes, ce qui ne m'empêchait pas de rester très professionnel lorsque j'avais une aventure. Je n'avais pas pour habitude de lâcher des informations sur une affaire en cours. Encore moins aux médias. C'était bien trop dangereux. D'ailleurs les journaux s'en donneraient vite à cœur joie pour diffuser des infos souvent erronées.

Cependant, j'avais les oreilles partout, les moindres conversations aux tables voisines pouvaient quelquefois me rendre service ! Sait-on jamais ! C'était ma tactique, écouter sans avoir à poser de questions, et parfois m'immiscer dans les conversations, tout en restant discret. Chaque mot, chaque indice, pouvait avoir une importance, même minime.

Florent avait pris la même habitude que moi, à force de me côtoyer. Il était intelligent et malin et avait plutôt intérêt à l'être, car c'était une première fois qu'il travaillait aux investigations, et il savait bien que la moindre erreur de sa part pourrait le faire retourner derrière les bureaux à faire la paperasserie, ou à la circulation, ce qu'il détestait. Et comme je le comprenais !

Il avait eu de la chance, car son père était un flic en retraite, et on aurait pu supposer qu'un petit coup de pouce de sa part lui avait permis d'arriver à ce poste assez rapidement. C'était un mec de terrain qui n'avait peur de rien. Parfois je lui reprochais d'être un peu trop aventureux lors de certaines opérations. Florent n'avait vraiment pas froid aux yeux et un crime comme celui-là ne l'avait pas déstabilisé. Bien au contraire, ça lui plaisait.

Au bar nous avons eu la chance de croiser un gars de l'agence de location. Je l'avais interpellé aussitôt :

— On n'est pas pressé de me donner une réponse dans votre boutique ! J'ai demandé des renseignements sur le lotissement des Oiseaux et personne ne m'a encore rappelé. Vous tombez bien, monsieur Marchand. Pouvez-vous m'en dire plus ? Venez donc vous joindre à nous.

Marchand était venu s'asseoir à nos côtés, mais il semblait un peu étonné. Il fallait dire que c'était un homme assez mou de

nature, tranquille, voire nonchalant. Il avait dit en parlant très lentement et en s'arrêtant à chaque phrase pour réfléchir :

— Écoutez, on ne sait pas grand-chose sur cette personne... Le lotissement n'a pas encore été livré. On ne comprend d'ailleurs pas pourquoi quelqu'un y habite déjà ! Ce sont des petites maisons à la location qui dépendent d'une société nîmoise... Aucune n'est à la vente. Nous n'avons pas encore remis les clés... Certainement que la personne s'y est installée comme ça. C'est curieux... ! Toutes les maisons sont fermées... Peut-être que l'entrée a été fracturée ?

— Ah non ! avait précisé Florent. J'étais le premier sur les lieux et la porte était grande ouverte, la gosse juste devant. Je l'aurais bien vu et mes collègues aussi. Peut-être que cette Mona a des relations avec quelqu'un de l'agence ? Si c'est le cas, ce serait lui qui aurait fourni les clés. Et dans votre agence ? Y a-t-il quelqu'un que vous auriez embauché récemment ?

— Je ne vois pas, non ! Attendez que je réfléchisse... Il y a bien Claude, un gars qui s'occupe de la maintenance... Il a été envoyé par la société Logibeau, celle-là même qui est en charge de ce lotissement... C'est une nouvelle société du Sud, qui propose des logements à bas prix avec des jardinets. C'est le premier lotissement de ce type qui est construit ici, en Nord Ardèche. Mais, peut-être pourriez-vous en savoir plus par monsieur le maire qui a donné le permis de construire !... Je ne vois que ça... Claude est resté deux ou trois jours, puis on ne l'a plus revu. Va savoir si ce n'est pas sa femme qui est morte ?

— N'affabulez pas, Marchand ! On va se renseigner d'après tous les éléments que vous nous avez fournis. On y verra peut-être un peu plus clair ensuite. Allez, bonne fin de journée.

Avec Florent nous étions stupéfaits de ne pas avoir eu les renseignements plus tôt. Ce Marchand en savait beaucoup. Il n'était pas le gérant de l'agence de location, mais semblait être très au courant de ce qui se passait au niveau du lotissement. Tous les deux nous étions retournés au bureau immédiatement et avons fait des recherches sur cette société Logibeau. Nous n'avions pas

trouvé grand-chose, mais appris qu'elle dépendait d'un groupe de HLM, avec certaines maisons accessibles à la propriété. Nous avons donc contacté la société par téléphone.

La femme qui nous avait répondu avait confirmé les réponses de Marchand, et indiqué que le lotissement serait livré d'ici une quinzaine de jours. Elle avait été étonnée que l'une des maisons soit habitée, c'était sans doute le fameux Claude qui y avait placé une de ses connaissances. Elle avait précisé :

— Il est habitué de ce genre de chose ! C'est un type gentil qui dépanne des sans-abris quelquefois, en les logeant discrètement dans des maisons neuves. En général ils ne restent pas, c'était juste pour une nuit ou deux. La société a toujours fermé les yeux. Mais là, c'est plutôt ennuyeux, puisqu'il y a eu un crime sur les lieux. L'entreprise doit y retourner pour tout nettoyer, car le numéro 8 du lotissement doit être livré avec la première tranche.

Je lui avais précisé que pour l'instant personne, à part la police, ne pouvait se rendre sur les lieux, car nous avons encore des recherches à y faire. Elle avait bien compris en s'excusant de ce désagrément.

Finalement nous avons arrêté là nos recherches. Il se faisait tard et rien n'avait avancé. Nous en étions au même point. On s'était dit au revoir. Moi, j'étais resté un peu plus longtemps au bureau pour tenter d'y voir plus clair. Mais j'avais fini par rentrer, pensant que la nuit porterait conseil.

L'orphelinat

En fait je n'avais pas dormi de la nuit. Je m'étais inquiété pour la gosse. Laisser une gamine comme ça, toute seule, dans un pensionnat, avec des religieuses qu'elle ne connaissait pas, ce devait être angoissant. Ne pas savoir ce qui vous est arrivé, ne pas savoir où est sa mère — si Mona n'était pas sa mère — ce devait être effrayant pour une enfant de huit ans. Peut-être qu'elle ne se rendait pas compte, mais moi, je pensais qu'à huit ans, je comprenais presque tout.

Du même auteur

Chez n'co éditions

Ce jardin sans Pierre (2024)

Troubles mémoires (2023)

Ailleurs

Les Hauts de Conamble (2013, éditions Baudelaire)

L'homme aux lunettes bleu indigo (2012, éditions Baudelaire)

En autoédition

Ce que je sais de lui (2021, biographie)

Un été en Ardèche (2020)

Café de Provence (2019, recueil d'anecdotes familiales)

Vent contraire (2017)

Des jours, des rêves, des illusions (2016, recueil de nouvelles)



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Marcelle Gamon

À propos de Clara

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

nco-editions.fr